

Evelyne OLÉON, Professeur de philosophie au lycée Chateaubriand de Rome
Cours de philosophie donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 16 janvier 2020, de 10h10 à 12h00

En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>

En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>

Programme 2019-2020 : <http://www.coin-philo.net/eee.19-20.prog.php>

Cours classés : http://www.coin-philo.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php

Podcast du Projet E.E.E. : <https://soundcloud.com/user-72723633-312914948>

Contact : europe.education.ecole@gmail.com

LA LENTEUR

La lenteur est d'abord une qualité de la vitesse. Elle exprime le rapport entre le temps que l'on met et l'espace parcouru. La lenteur s'oppose à la rapidité. Elle qualifie un rythme. Par extension la lenteur s'applique aussi à l'action. Contrairement à la promptitude, elle entraîne un déficit d'action. Celui qui est affecté de lenteur agit peu même s'il peut, par ailleurs, agir bien. Déficit quantitatif donc qui ne préjuge pas de la qualité de ce qui est fait et se fait.

Que la lenteur soit définie comme un défaut et un manque, c'est ce que confirme le dictionnaire : « manque de rapidité à agir », « manque de vivacité intellectuelle ». Plus explicites encore sont les synonymes proposés pour lent – apathique, indolent, nonchalant, mou (Larousse) ou les antonymes – actif, diligent, dynamique, prompt, rapide. Il faudra se demander si la lenteur n'est que manque et défaut, absence de. N'y-a-t-il pas une qualité propre à la lenteur ?

Partons d'un premier constat : toute lenteur est relative – la lenteur d'un voyage en bus par rapport au voyage en avion, le voyage en bus étant lui-même plus rapide que le voyage à dos d'âne – Il n'y a pas de réalité lente en soi en dehors d'une mise en rapport. La lenteur apparaît à l'occasion d'un acte de jugement et d'un acte de jugement souvent dépréciatif. On juge de la lenteur quand on se trouve empêché dans le mouvement ou l'action par un rythme qui nous contraint. La lenteur désigne ici la rencontre entre deux rythmes qui se heurtent. La lenteur contraint la volonté et est vécue comme telle. Elle suscite l'agacement. Mais elle en appelle aussi en nous à une vertu, la patience. L'épreuve de la lenteur n'est sans doute pas dénuée de signification éthique. Notre première expérience de la lenteur est celle d'une lenteur subie. Il faudra s'interroger sur la possibilité d'une lenteur choisie.

Expression d'une approche subjective du mouvement, du geste et de l'action, la lenteur engage aussi une appréhension sociale du temps. Les changements que connaît la représentation sociale de la lenteur au cours du 20^{ième} sont riches en enseignements. Qualifiée « de nouveau Mal » par le futurisme (1916) ; de manifestation de paresse par TAYLOR (1919), la lenteur, conspuée en début du siècle, fait l'objet d'un véritable culte à la fin du 20^{ième}. Les mouvements du « slow » - slow food ; slow city ; slow science – dès les années 80 la préconisent. La littérature et les sciences sociales en font un sujet de prédilection – Kundera publie en 1995 *La lenteur* ; Pierre SANSOT en 1998 *Du bon usage de la lenteur* et le journaliste canadien Carl HONORÉ fait de son *Éloge de la lenteur* publié en 2004 un best seller international. Elle accompagne comme un contrepoint salutaire les critiques de l'accélération (Harmut ROSA, Virilio, OLLIVRO). Jusqu'aux manuels de management

qui essaient aujourd'hui d'appivoiser la bête noire de Taylor et d'adopter des « pauses de lenteur ». Mais les connotations positives inconditionnelles qui l'accompagnent comme les connotations négatives dont elle était jadis affublée, en obscurcissent le sens et empêchent de la penser.

La lenteur mérite pourtant d'être pensée ; d'abord parce qu'elle est le rythme de la réflexion. S'il y a une urgence de l'action, il y a inversement une lenteur du concept. Les chemins de la pensée supposent que l'on prenne son temps, que l'on patiente. Socrate joue les torpilles, engourdit ceux qui voudraient aller trop vite tels les « *hommes occupés* » dont nous parle Sénèque, toujours affairés même dans le loisir. La lenteur révèle alors les paradoxes de l'accélération. Plus on fait vite, moins on dispose de temps, plus la vitesse augmente, plus on a le sentiment de manquer de temps. Le lent lui, à son rythme, sait habiter le temps sans le capitaliser...une approche qualitative et non quantitative de la durée.

Il y a une sagesse dans la lenteur parce qu'elle est le rythme de la concentration, du retour à soi. Le geste maîtrisé, concentré, habite la lenteur comme l'enseigne le tai chi. La lenteur est aussi un choix esthétique, celui par exemple du long plan séquence au cinéma, pas d'effet de surprise, de suspens ; la lenteur au cinéma ennuie l'homme pressé mais promet une immersion sensorielle à celui qui s'en laisse imprégner. Lenteur choisie, lenteur entretenue.

La lenteur ne permet pas de grands changements, des ruptures spectaculaires. Son rythme n'est pas celui des révolutions mais celui des réformes auxquelles souvent on reproche justement d'être trop lentes. Kant dans *Qu'est-ce que les Lumières* choisit la lenteur réformiste de la marche plutôt que le saut des révolutions. Il faudra s'interroger sur la lenteur du droit, trop lent pour s'adapter promptement au réel mais dont la lenteur rassure par rapport aux décrets, prompts, efficaces mais aussi arbitraires. La lenteur nous protège de la tyrannie de l'urgence – l'urgence érigée en *fait social total* – qui voudrait nous faire croire que tout est urgent, qu'il est impossible de prendre son temps, que la lenteur des sujets et des institutions est nécessairement un mal.

Il faut, disait Alain BADIOU : « *se protéger de l'obsession du résultat rapide* » et face à l'oppression contemporaine qui est une oppression sur le temps, chercher « *à conquérir notre propre lenteur* »

Choix éthique, esthétique, la lenteur pourrait-elle être aussi un choix de la subjectivité politique?

Bibliographie

- Christophe BOUTON, *Le temps de l'urgence*, Le bord de l'eau, 2013
Frédéric GROS, *Marcher, une philosophie*, Carnets nord, 2009
Carl HONORÉ, *Éloge de la lenteur*, Payot, 2004
Milan KUNDERA, *La lenteur*, Gallimard, 1995
David LE BRETON, *Marcher, Éloge des chemins et de la lenteur*, Métailier, 2012
Jérôme LÈBRE, *Vitesses*, Hermann, 2011;
Éloge de l'immobilité, Desclée de Brouwer, 2018
Jean OLLIVRO, *Quand la vitesse change le monde*, Apogée, 2016
Harmut ROSA, *Accélération*, La découverte, 2010;
Aliénation et accélération, La découverte, 2012
Pierre SANSOT, *Du bon usage de la lenteur*, Payot, 1998
SÉNÈQUE, *La brièveté de la vie*
Paul VIRILIO, *Le grand accélérateur*, Galilée, 2010 ; *Vitesse*, Le Pommier, 2011

Textes

EPICTETE, *Entretiens*, 15 : « Aucune chose considérable ne se produit en un instant, pas plus que le raisin et les figues. Si tu me disais maintenant : je veux une figue, je te dirais : il faut du temps; laisse l'arbre fleurir, puis les fruits y venir et mûrir. » Et, lorsque le fruit du figuier n'arrive pas à sa perfection d'un seul coup et en un instant, tu voudrais cueillir si facilement et si vite les fruits de la sagesse humaine ! Je te dirai, ne l'espère pas."

NIETZSCHE, *Humain trop humain*, tome 1

282. (...) Comme le temps manque pour penser et garder le calme dans la pensée, on n'étudie plus les opinions divergentes : on se contente de les haïr. Dans l'énorme hâte de la vie, l'esprit et l'œil sont accoutumés à une vision et à un jugement incomplets et faux, et chacun ressemble aux voyageurs qui font connaissance avec le pays et la population sans quitter le chemin de fer.(...).

284. EN FAVEUR DE L'OISIF. — Signe de ce que le prix de la vie contemplative a baissé, les savants luttent aujourd'hui avec les gens d'action en une espèce de jouissance hâtive, au point qu'ils semblent, eux aussi, priser plus haut cette façon de jouir que celle qui leur convient proprement et qui, en fait, est bien plus une jouissance. Les savants ont honte de l'*otium*. (...)

285. L'INQUIETUDE MODERNE. — À mesure qu'on va vers l'Ouest, l'agitation moderne devient de plus en plus grande, si bien qu'aux yeux des Américains les habitants de l'Europe représentent un ensemble d'êtres amis du repos et du plaisir, tandis qu'en réalité ils vont croisant leur vol continu comme des abeilles et des guêpes. Cette agitation est si grande que la culture supérieure n'a plus le temps de mûrir ses fruits : c'est comme si les saisons se succédaient trop rapidement. Par manque de repos notre civilisation court à une nouvelle barbarie. En aucun temps les gens actifs, c'est-à-dire les gens sans repos, n'ont été *plus* estimés. (...)

PLATON, *Le Théétète*, 172b-173b

SOCRATE : Il semble bien que ceux qui ont, dès leur jeunesse, roulé dans les tribunaux et les assemblées du même genre, comparés à ceux qui ont été nourris dans la philosophie et dans les études de cette nature, sont comme des esclaves en face d'hommes libres.

THÉODORE Par quelle raison ?

SOCRATE Par la raison que, comme tu le disais à l'instant, les uns ont toujours, du loisir et conversent ensemble en paix tout à leur aise. Ils font comme nous, qui venons de passer pour la troisième fois d'un propos à un autre, lorsque le propos qui survient leur plaît, comme à nous, plus que celui qui était sur le tapis. Que la discussion soit longue ou brève, que leur importe, pourvu qu'ils atteignent le vrai ? Les autres, au contraire, n'ont jamais de temps à perdre, quand ils parlent. Pressés par l'eau qui coule [172e], ils ne peuvent parler de ce qu'ils voudraient. La partie adverse est là, qui les contraint, avec l'acte d'accusation, appelé *antomosie*, qu'on lit devant eux, aux termes duquel ils doivent renfermer leurs discours. Ces discours roulent toujours sur un compagnon d'esclavage et s'adressent à un maître qui siège, ayant en main quelque plainte, et les débats ne sont jamais sans conséquence ; mais toujours l'intérêt personnel, souvent même la vie des orateurs est l'enjeu de la course [173a]. Il résulte de tout cela qu'ils deviennent tendus et âpres, savants à flatter le maître en paroles et à lui complaire par leurs actions ; mais leurs âmes s'étiolent et gauchissent ; car la servitude où ils sont astreints leur a ôté la croissance, la droiture et la liberté, en les forçant à des pratiques tortueuses et en les exposant, lorsqu'ils étaient encore dans la tendre jeunesse, à de graves dangers et à de grandes craintes.

Ne pouvant les supporter en prenant le parti de la justice et de la vérité, ils se tournent aussitôt vers le mensonge, ils répondent à l'injustice par l'injustice, ils se courbent [173b] et se fléchissent en mille manières, en sorte qu'ils passent de l'adolescence à l'âge d'homme avec un esprit entièrement corrompu, en s'imaginant qu'ils sont devenus habiles et sages. Et voilà, Théodore, ce que sont les orateurs.

SENEQUE, *De la brièveté de la vie*

[10,5] Une âme paisible et calme est toujours à même de revenir sur toutes les époques de sa vie; mais l'esprit des hommes affairés est sous le joug : ils ne peuvent se détourner ni reporter leurs regards en arrière. Leur vie s'est engloutie dans un abîme ; et comme une liqueur, quelque abondamment que vous la versiez, se perd si un vase ne la reçoit et ne la conserve ; de même que sert le temps, quelque long qu'il vous soit donné, s'il n'est aucun fond qui le contienne ? Il s'évapore au travers de ces âmes sans consistance et percées à jour.

[10,6] Le présent est très court, si court, que quelques hommes ont nié son existence. En effet, il est toujours en marche, il vole et se précipite : il a cessé d'être, avant d'être arrivé ; il ne s'arrête pas plus que le monde ou les astres, dont la révolution est éternelle, et qui ne restent jamais dans la même position. Le présent seul appartient donc aux hommes occupés : il est si court, qu'on ne peut le saisir ; et, cependant qu'ils sont tiraillés, distraits par mille affaires, ce temps même leur échappe.

[12,1] Vous me demanderez, peut-être, quels sont les hommes que j'appelle occupés ? Ce nom, ne croyez pas que je le donne seulement à ceux qui ne sortent des tribunaux que lorsque les chiens viennent les en chasser ; ni à ceux que vous voyez honorablement étouffés par la multitude de leurs courtisans, ou foulés avec mépris par les clients des autres ; ni à ceux que d'obséquieux devoirs arrachent de leurs maisons pour aller se presser à la porte des grands ; ni à ceux à qui la baguette du prêteur adjuge un profit infâme, et qui sera pour eux quelque jour comme un chancre dévorant.

[12,2] Il est des hommes dont le loisir même est affairé : à la campagne, dans leur lit, au milieu de la solitude, quoique éloignés du reste des hommes, ils sont insupportables à eux-mêmes. La vie de certaines gens ne peut être appelée une vie oisive, c'est une activité paresseuse.

Milan KUNDERA, *La lenteur*, Gallimard, 1995

Il y a un lien secret entre la lenteur et la mémoire, entre la vitesse et l'oubli. Évoquons une situation on ne peut plus banale : un homme marche dans la rue. Soudain, il veut se rappeler quelque chose, mais le souvenir lui échappe. A ce moment, machinalement, il ralentit son pas. Par contre, quelqu'un essaie d'oublier un incident pénible qu'il vient de vivre accélère à son insu l'allure de sa marche comme s'il voulait vite s'éloigner de ce qui se trouve, dans le temps, encore trop proche de lui.

Dans la mathématique existentielle cette expérience prend la forme de deux équations élémentaires : le degré de la lenteur est directement proportionnel à l'intensité de la mémoire ; le degré de la vitesse est directement proportionnel à l'intensité de l'oubli. De cette équation on peut déduire divers corollaires, par exemple, celui-ci : notre époque s'adonne au démon de la vitesse et c'est pour cette raison qu'elle s'oublie facilement elle-même. Or je préfère inverser cette affirmation et dire : notre époque est obsédée par le désir d'oubli et c'est afin de combler ce désir qu'elle s'adonne au démon de la vitesse ; elle accélère le pas parce qu'elle veut nous faire comprendre qu'elle ne souhaite plus qu'on se souvienne d'elle ; qu'elle se sent lasse d'elle-même ; écœurée d'elle-même ; qu'elle veut souffler la petite flamme tremblante de la mémoire.

Pierre SANSOT, *Du bon usage de la lenteur*, Payot, 1998

Les êtres lents n'avaient pas bonne réputation. On les disait empotés, on les prétendait maladroits, même s'ils exécutaient des gestes difficiles. On les croyait lourdauds, même quand ils avançaient avec une certaine grâce. On les soupçonnait de ne pas mettre beaucoup de cœur à l'ouvrage. On leur préférait les dégourdis – ceux qui, d'une main leste, savent desservir une table, entendre à mi-voix les ordres et s'empresse à les réaliser et qui, enfin, triomphent dans le calcul mental. Leur vivacité éclatait dans leurs mouvements, leurs répliques, et même dans l'acuité de leur regard, la netteté de leurs traits : de vif-argent. « Ne vous faites pas de souci pour eux, ils se tireront toujours d'affaire. »

J'ai choisi mon camp, celui de la lenteur. J'éprouvais trop d'affection pour les méandres du Lot, un petit paresseux, et pour cette lumière qui en septembre s'attarde sur les derniers fruits de l'été et décline insensiblement. J'admirais ces gens, hommes ou femmes qui, peu à peu, le temps d'une vie, avaient donné forme à un visage de noblesse et de bonté. À la campagne, après une journée de travail, les hommes levaient leur verre de vin à hauteur de leur visage, ils le considéraient, ils l'éclairaient avant de le boire avec précaution. Des arbres centenaires accomplissaient leur destinée siècle après siècle et une telle lenteur avoisinait l'éternité.

La lenteur, c'était, à mes yeux, la tendresse, le respect, la grâce dont les hommes et les éléments sont parfois capables. (...)

Filippo Tommaso MARINETTI, *La nouvelle religion - morale de la vitesse*, L'Italia Futurista, 11 maggio 1916

Après la destruction de l'antique Bien, et de l'antique Mal, nous créons un nouveau Bien : la vitesse, et un nouveau Mal : la lenteur.

Vitesse = synthèse de tous les courages en action. Agressive et guerrière.

Lenteur = analyse de toutes les prudences stagnantes. Passive et pacifiste.

Vitesse = dépassement des obstacles, désir de neuf et d'inexploré. Modernité, hygiène.

Lenteur = arrêt, extase, adoration immobile des obstacles, nostalgie du déjà vu, idéalisation de la fatigue, et du repos, pessimisme à propos de l'inexploré. Romantisme rance du poète-voyageur et sauvage, et du philosophe chevelu, à lunettes et sale.

Si prier veut dire communiquer avec la divinité, courir à grande vitesse est une prière.

Frédéric GROS, *Marcher, une philosophie*

Les journées à marcher lentement sont très longues : elles font vivre plus longtemps parce qu'on a laissé respirer, s'approfondir chaque heure, chaque minute, chaque seconde, au lieu de les remplir en forçant les jointures. Se presser c'est faire plusieurs choses à la fois et vite. Ceci puis cela et encore autre chose. Quand on se presse le temps est plein à craquer, comme un tiroir saturé parce que, sans ordre, on a empilé des choses et d'autres.

La lenteur c'est de coller parfaitement au temps, à ce point que les secondes s'égrènent, font du goutte-à-goutte comme une petite pluie sur la pierre. *Cet étirement du temps approfondit l'espace*. C'est un secret de la marche : une approche lente des paysages qui les rend familiers.(...) Quand on marche rien ne bouge, ce n'est qu'imperceptiblement que les collines s'approchent, que le paysage se transforme. On voit en train ou en voiture une montagne venir vers nous. L'œil est rapide, vif, il croit avoir tout compris, tout saisi. En marchant rien ne se déplace vraiment : c'est plutôt que la présence s'installe lentement dans le corps. En marchant ce n'est pas tant qu'on se rapproche, c'est que les choses là-bas insistent toujours davantage dans notre corps.

Le paysage est un paquet de saveurs, de couleurs, d'odeurs, où le corps infuse.

LE FUTURISME ET LA VITESSE



GIACOMO BALLA
Vitesse abstraite + bruit, 1913



ACHILLE FUNI, LE MOTARD, 1914



TULLIO CRALI, En piquée sur la ville, 1939

ANDREJ TARKOVSKIJ, NOSTALGHIA, 1983



Sites : <http://www.projet-eee.eu> - <http://www.coin-philo.net>

Contact : europe.education.ecole@gmail.com